

CAL

AI S

Le calendrier dans la chambre donne en même temps que la date, l'heure des marées. Je lis une heure encore, sans réaliser d'abord puis sans y prêter attention, que ce livre n'est pas celui que j'avais entamé hier, les carnets d'Orwell, dont je te disais qu'ils traitent sur le même plan le politique et l'intime. Celui que j'ai entre les mains ce soir est lui aussi écrit à la première personne, mais les réflexions, annotations, renvoient au vécu d'une autre personne dont l'auteur se ferait le passeur. Plus tard le sommeil est rythmé par tes allées venues dehors et dans la chambre, ton pas est dans mon rêve puis se tait. C'est le silence qui me réveille et je reste longtemps à attendre; je pense à cette chanson « cerisiers roses et pommiers blancs » que tu m'as fait écouter hier dans la voiture. En te regardant, je me rendais compte que la forme de tes épaules et de ton cou dessine pour mes yeux quand tu conduis, une ligne de part et d'autre de laquelle le paysage défile et m'impressionne.

À l'époque cette maison était inhabitée et la haie ne laissait voir qu'un pan du jardin en friche. Je passais ma tête entre les hautes herbes pour humer cette odeur de mare. C'est le calme qui attirait et aussi près de la mer qu'elle était, elle paraissait à l'écart, recueillie, ramassée autour de son perron, son orientation vers le nord atténuée par le mur, la haie, le toit qui avançait, le jardin épais. Quand je suis venu t'y rejoindre, ton abandon était tel qu'aucune des portes sur le jardin et sur la rue n'était fermée. En pleine après-midi, en travers du canapé, tu dormais, un rayon de soleil sur le noir de ta chemise, la tête en arrière. C'est la première image de toi, celles qui viennent ensuite ne peuvent masquer la pâleur de tes bras ce jour-là. À certains moments, les muscles de ton visage se contractaient et tu respirais plus vite. Les placards étaient vides, ni café ni thé ; resté ouvert depuis le matin, un bocal offrait aux mouches son sucre orange.

En revenant des étangs, je m'arrête à l'abri du vent dans un cabanon de chasseur, quelques planches clouées qui permettent de voir sans être vu. En m'accroupissant, je distingue autour de mes bottes l'eau qui stagne et qui empêche les chiens de s'étendre quand les chasseurs guettent. Je perçois un tintement de cloches – tu me dis ne pas bien connaître le nom des villages qui nous entourent mais sans les distinguer les uns des autres, t'habituer peu à peu à leurs consonances. Ces nouvelles perceptions gauchissent ton rapport au réel, je le remarque à ta façon de marcher, de prendre un verre, de prononcer les mots les plus courants avec prudence. J'aperçois entre les lattes de bois, dehors à quelques mètres, ces bâches plastifiées qui servent à protéger le fourrage de la pluie mais qui ici, déchiquetées et secouées de rafales, recouvrent les carcasses de vieux lits et sommiers entreposés ; plus loin on voit trois hommes sans vestes, sans gants, accroupis autour d'un rat blessé qui tourne sur lui-même.

Sur le perron du mas où je m'assois et me déchausse, je regarde le mur qui nous sépare de la mer, recouvert de cendre ou de poussière depuis l'été et qui maintenant suinte au-dessus des tiges de menthe. Du potager émerge parfois de la mâche qui, jetée dans l'évier, laisse filtrer une eau grisâtre et salée. La pluie tombe, le paysage se voile, je vois tourner la poignée de la porte du jardin. Ta silhouette me crie que les lucarnes sont restées ouvertes. À l'intérieur un courant d'air frais balaye le palier et les chambres, créant dans ce monde habituellement clos, intime, sentant le bois, le plâtre, la poussière, un lieu que les éléments ont soudain réinvesti. Nous écopons l'eau les pieds nus, nos pantalons remontés au-dessus des genoux. Tu me dis qu'en Haute-Loire les lucarnes n'ouvrent pas et ne sont destinées qu'à faire entrer plus de lumières dans les pièces quand la hauteur des murs ne permet pas d'installer de vraies fenêtres. Tu dis cela accroupie avec les mains à plat sur tes genoux, l'eau dégouline le long des marches, goutte après goutte, et quand la lumière se met à baisser, le sol est encore recouvert d'un

enduit mousseux qui s'infiltré entre les tommettes. La nuit nous laisse livrés à nous-mêmes, assis côte à côte adossés au mur, les mots flottent, et ceux qui nous avaient blessés se retirent dans un silence qui maintenant nous appartient.

De l'autre coté de la haie, au-delà des premières dunes, trois barques sont renversées dans les buissons d'ajoncs, abritées du vent de la mer par une dune plus haute. Leur bois est recouvert d'un enduit végétal, une mousse qui protège des échardes. En été, des milliers d'insectes viennent y boire la substance salée qui suinte après la pluie. Les planches supportent encore le poids d'un homme et en s'y allongeant, on peut sentir sans la voir l'avancée ou le retrait de la mer. Plus loin, en longeant la crête des plus hautes dunes, on aperçoit la maison, la haie, les saules qui semblent à l'abri du vent qui ici soulève le sable en rafales. Quand le soir tombe s'éclaire la tache orange de la chambre sur mer, une simple bougie dont le rayonnement s'étire jusqu'à la dune. En descendant dans le vacarme saturé des vagues, je ne distingue pas dans la pénombre et malgré le scintillement de l'écume, la limite entre l'eau et le sable. La mer est ici secouée de courants contraires qui s'exaspèrent, des milliers de particules d'eau salée s'élèvent et sont fouettées par l'air. Les cheveux recouverts de vapeur, j'avance dans un halo,

devinant le tronc déposé là cet hiver par les vagues, plus loin le ciel jauni par les lumières. Sous mes pieds, je sens les galets et l'eau plus chaude du ruisseau qui vient s'aboucher à la mer. Je remonte à travers les ronces vers les maisons de pêcheurs, deux chiens aboient et se taisent quand j'approche. Le plus jeune perd ses poils par plaques, il dresse son ventre contre le grillage, fait plusieurs tours sur lui-même et se dresse à nouveau quand j'arrive à sa hauteur.

Le thé dans nos coupes est semé de minuscules granulations flottantes que les lèvres retiennent. Nous sommes assis dans un coin de la grande pièce, loin des fenêtres. Deux fleurs se sont ouvertes dans la nuit dans un pot oublié par terre dans l'entrée et que j'ai mis à l'abri derrière la maison. C'est un jour sans pluie, sans vent, sans nuage, pas d'ombre dans le jardin, deux merles sur les branches du tilleul qui se répondent. Une de tes mains quand tu parles est posée sur tes genoux, elle se retourne, se serre et se détend à contretemps ou selon un rythme intime sans lien avec tes paroles. Pour la première fois je te vois attraper avec ta main droite, avoir une sensation d'obstacle quand ton bras rencontre une table ou un dossier de chaise. La pulpe de tes doigts est parcourue de stries roses qui se décolorent quand tu portes la main au-dessus du cœur. L'autre main, la gauche, tâtonne et renverse et cette absence de fluidité dans les gestes les plus courants donne à chacun de tes mouvements comme aux battements de tes paupières la même lenteur, le temps que se déplissent les tissus rétractés.

En milieu d'après-midi je pars et j'arrive en ville à la nuit tombante. J'entre dans le café de la place du Tambour. Les groupes encore calmes se serrent dans la pénombre comme une semaine auparavant. Je lis les nouvelles locales, allant chercher ma bière et sentant tout autour la rumeur des conversations qui montent. – En ce moment tu dois descendre à la cuisine, manger devant la table debout dans le silence, repenser à tes dernières phrases, sentir par instants dans ta poitrine, derrière les côtes, ton cœur ralentir. Tu penses être perméable au flux des mots qui te traversent, que des syllabes, de simples assemblages de signes peuvent jouer sur l'équilibre de tes fonctions naturelles, abaisser ta température corporelle, entrer en résonance avec ta pensée quand d'autres la distordent – Un homme s'assoit sur le sofa en parlant seul. Devant nous, une grande glace pour un face à face avec soi-même ou pour surveiller ce qui bouge derrière soi.

Les trois bougies au-dessus de la baignoire donnent à l'eau des reflets incandescents. J'attrape derrière ma tête un des livres de cuisine que tu laisses toujours traîner là. Tarte salée aux amandes, tomates et oignons coupés en dés, lamelles de parmesan saupoudrées d'épices : coriandre, poivre vert, baies roses. L'eau projette sur les murs un entrelacs qui s'étend et se rétracte. Je reconnais l'odeur de tes cigarillos. J'immerge ma tête dans l'élément liquide, la maison vibre selon son rythme intime, le bois, la pierre, les métaux répondent aux pressions, aux incessants changements de milieux qu'ils subissent. Mon esprit se projette quand le corps laisse l'eau le porter et amollir ses tissus.

J'écoute le ronflement des vagues, le froufrou des feuilles du peuplier. C'est l'heure où je m'endors, la tête renversée et les pupilles prises de secousses, les oreilles recouvertes d'une pellicule grise, un film translucide qui crépite avec les mouvements de la tête. À mon réveil deux yeux me fixent, avec de temps à autre une oreille qui se dresse. Je descends. Sous les cendres, je sens sous mon pied une souche non consumée. Tu passes tes nuits accroupie devant le feu à regarder les branches qui se tordent. Ton corps te tire vers le sommeil et quand tu le lui refuses, tu entres avec lui dans une autre nuit où chaque perception, chaque ébranlement des sens – le froid, le déplacement des ombres – chaque pensée née dans le silence, libérés des interactions diurnes, sont reçus comme des événements. Certains matins dans l'entrée, tu restes sur le seuil et plus rien ne te distingue des branches, du gravier, déjà dans ce sommeil sans rêve où tu t'enfonces.

À la fin de la nuit, peu avant l'aube, je suis debout devant la fenêtre dans la chambre, tu me parles sans t'interrompre, tu dis que tu ne peux pas t'approprier ce que tu vis, que quelque chose, quelqu'un, une force s'interpose, un filtre qui retiendrait la violence et l'empêcherait de t'atteindre. Je n'écoute pas, je regarde les pylônes dont les faisceaux déposent à longs intervalles une tache claire au plafond. Mais j'aime ta voix, sa texture et cette façon que tu as par les mots de presser l'amertume hors de ta bouche. Je nous vois, deux ombres odorantes qui aspirent et qui soufflent, hanches lisses, ventres tendus, nos mains longent des surélévations, de la matière, un magma, auquel une force imprime un mouvement lent, qui avance et se rétracte.

Une barre rocheuse surplombe la mer recouverte d'un filet de brume, des milliers de bulles scintillantes s'agitent à l'intérieur du voile translucide, séparées de la falaise par une rangée de pins aux racines couvertes de bulots, d'algues, de lichens, qui crachent une eau mousseuse à marée basse. Nous nous abritons dans le gris humide, l'eau s'égoutte des branches et le long des aiguilles. Je regarde ton esprit rentrer à l'intérieur de sa coquille, laissant ton corps livré à lui-même tendre les bras, presser ses doigts contre mes côtes. Allongée sur le coté, tes longs membres se replient lentement, la peau recouverte de dépressions gardant la forme des coquillages. Plus tard, bercée par les cris qui s'éloignent et se rapprochent, des grains de sable s'agglutinent sur la commissure de tes lèvres. Au bout de ton bras tes doigts s'enroulent autour des brindilles. Tu es attentive – cette tension strie et plisse tes lèvres – à ces formes colorées projetées sur la paroi intérieure des paupières, des pétales, des globules, des flammes. Mes mains autour de ta tête ensèrent cet amas, cet amoncellement, ces blocs

qui émergent et s'enfoncent, des souvenirs rétractés, affolés,
éblouis qui affleurent et s'épanouissent en nappes épaisses.

Tu me regardes et d'abord je ne suis pour toi qu'une forme abstraite, des taches rouges qui donnent à mon visage qui se penche un flamboiement inhabituel. Oui, tu dis oui et tu tends la main, passant tes bras derrière ma nuque pour que je te soulève. Tu es faite de mots qui se repoussent, qui se détachent, arrachés fragment par fragment jusqu'au silence, cette matière inerte, puis menant vers un autre langage qui permet de voir et de toucher. Tu ne me quittes pas des yeux, nous restons un long moment sans bouger, le vent est une colonne d'air qui s'approche, qui s'étire et enfin se détend.

La nuit est tombée et avec elle la tension des derniers jours, tu laisses faire les heures, tu avales une pilule qui te rend nauséuse, une longue gélule qui enveloppe des cristaux, des extraits d'algues. Tu sais flotter en restant immobile, tu connais les paliers, les oscillations, le mouvement pendulaire qui berce et qui mène au silence, à la couleur grise. Tu attends, tu ne sens plus le sol, la chambre, tu ne vois pas, tu n'entends pas, tu ne te souviens pas. Plus tard quelque chose tire ta tête en arrière ; les yeux ouverts, la peau sèche sous la laine, tu écoutes le chant des gouttes dehors qui monte du jardin et de la plage; allongée sur le dos les jambes repliées, tu sens ce tremblement fin de l'extrémité des doigts, cette vibration intérieure projetant des éclats d'enveloppe intime, tu regardes le plafond où palpitent des ondes, sinusoïdes parsemées de taches et d'étoiles. Tu avances là où rien n'a été nommé, immergée dans une substance opaque dont tu sens la résistance, errant à l'intérieur d'une sphère. Tu es absente, ta peau n'est plus une interface, le dehors est un ailleurs dont tu ne veux plus. Tu t'infiltes dans un réseau de

sensations qui ne renvoient plus à des souvenirs mais, aux confins des connexions sensibles, à la conscience des flux et des ébranlements intérieurs.

Un visage qui ne sourit pas est appuyé contre la vitre, à quelques centimètres de ma main. À la lueur de la veilleuse, je regarde ces yeux ouverts sur la nuit parsemée de lumières clignotantes. On s'enfonce plus avant sans à-coups, on longe lentement le canal des deux mers. À l'aube, le gel a saisi les cyprès. Un jardin circulaire borde la ville haute et la sépare des boulevards intérieurs. Sur les marches du jardin d'hiver, mes mains se posent sur la pierre plate et s'il n'y avait pas la bruine, je m'allongerais là pour dormir. Revenir à la nuit dernière. Écouter ta voix dans les aigus qui s'effaçait presque avant de refluer, plus rauque ; les mots dans ta bouche avaient une tonalité qui les délestait de leurs liens, qui les détachaient, ouvrant des portes où t'avancer et qui claquaient derrière toi. L'autre monde n'était pas son envers, il était ailleurs, intact, attendant le moment où il pourrait s'ébrouer, se déplisser. Mes doigts glissaient sur ta peau dont les pores obturés retenaient la chaleur. Tu envoyais des signes de ce nouveau milieu et de leur degré d'opacité je devinais l'ampleur de ton immersion, l'index de ta main gauche traçant des lignes sur les draps sans que j'en reconnaisse la syntaxe.

Sur le chemin qui mène aux dunes je ramasse ces herbes sèches, cassantes, racines et tiges jetées dans le feu et qui crépitent un instant en libérant leur parfum âcre. Journée blanche où la mer étale ne recouvre pas le murmure des branches. Le bec enfoncé sous les ailes, des taches sombres oscillent à la cime des ormes, attendant la levée de la houle. Ta silhouette tendue, ton coude dans ma main, je fais glisser ta jambe au-dessus de la haie. L'herbe grasse sur des paquets de terre en îlots, les champs ondulés, les landes. Sur le tronc des saules, de la mousse aux alvéoles emplis d'eau sur laquelle tu appuies la tête. Tu regardes tes doigts sur mon cou et les traces de boue sèche qu'ils laissent. Ta peau au-dessous des paupières a le goût de la pluie, un arrière-goût de glaise et de feuilles. La croûte givrée cède sous le poids, les semelles s'enfoncent dans la terre retournée; les yeux encore sur l'asphalte puis s'écartant de la route, on rejoint les étangs, dispersant du pied l'écume poudrée grise déposée sur les bords, mélange de sel, de vapeur et de sable.

Le long des côtes, près des hanches, ton ventre cède à la pression longue imprimée par ma main, amenant cet halètement lent qui gêne l'émergence des ondes du sommeil. À chaque inspiration ton dos creusé se décolle du drap, laisse un temps de latence puis s'affaisse et adhère encore au tissu. Ta voix racle le sol, un souffle qui cherche entre les dalles et stagne dans la chambre. Je suis cette masse opaque qui te cache le mur, qui pèse sur toi sans que tu saches, tes mains dans mes cheveux, identifier cet enchevêtrement de boucles, ces mèches emmêlées qui cachent deux taches où les stries du derme viennent buter ; tes doigts en contournent les berges. Tu chuchotes des mots, des mots pour toi seule que tu laisses longtemps s'agglutiner autour de ta bouche ; délestés de leur coque sonore, ils palpitent selon ce va et vient qui te maintient un temps en surface, jusqu'à ce que tu te taises et que je te regarde t'effacer, t'enfoncer, t'éteindre. Je décolle tes mains de mes épaules, je me lève et je sors. Dehors tout est vert et murmure.

Texte : Thibault Cabanis
tibcab@mac.com

